

CHAPITRE XV.

Désintéressement des chevaliers.

L'hôte allait au fond des choses, quand il dit au chevalier de la Manche : « Avez-vous de l'argent ? — De l'argent ? pas un sou ; et je n'ai jamais lu qu'un chevalier errant en ait porté. — C'est ce qui vous trompe ; et si les livres n'en disent rien , c'est que les auteurs ont cru que cela allait de soi , et qu'on ne s'imaginera jamais que les chevaliers errants eussent pu oublier des choses aussi nécessaires que de l'argent et des chemises à changer. » O poésie des vieux âges, quel soufflet ! et de la main d'un maraud ! Allons, il faut compter. Allons, brillants chevaliers, déshabillez-vous et déroulez vos mémoires. Cette cotte d'armes est riche, elle vous coûta gros ; cette robe de soie vient de loin et fut payée cher ; cette fourrure a du prix. Voici une superbe armure ; on n'en a point une pareille à moins de 500 livres chez le forgeron écossais, l'amant de la jolie fille de Perth. N'épargnez, croyez-moi, ni le foin ni l'avoine à ce rare destrier ; vous

devez savoir ce que vous coûterait son pareil. Voici un écuyer gaillard et de bonne prestance, qui, je pense, n'a point l'habitude de se coucher sans souper. Et ce gros varlet n'est pas sans manger quelque chose. Bel équipage, chevalier! Bon an, mal an, à combien la dépense?

« Sire, dit Joinville au roi Louis IX, un jour qu'ils étaient seuls tous deux ensemble en Terre sainte, sire, me faut bien deux mille livres pour huit mois de service. Car j'ai fait demeurer Pierre de Pontmolain, lui troisième à bannière, qui me coûtent quatre cents livres. » Alors le roi, comptant sur ses doigts : « Ce sont, fit-il, douze cents livres que vous coûteront vos chevaliers et gens d'armes. — Et regardez donc, sire, s'il ne me faudra pas bien huit cents livres pour me monter les harnais et chevaux et pour donner à manger à mes chevaliers jusqu'au temps de Pâques. » A manger à mes chevaliers! Oserai-je dire cette irrévérencieuse pensée? je ne lis jamais ces familiers entretiens du saint roi et du bon sénéchal, sans une arrière-pensée des deux héros de Cervantès.

Un chevalier de Normandie eut un procès. Il devait vingt journées d'host, c'est-à-dire de service militaire à cheval; un clerc maladroit écrivit dans la chartre « vingt journées d'aoust, » et le chevalier se vit requérir de vingt journées de femme pour la moisson. Il fit reconnaître et corriger cette humi-

liante erreur. Ainsi se touchent les conditions humaines : le service des plus fiers chevaliers put être confondu avec celui des plus humbles mercenaires ; il suffit d'une faute d'orthographe. Les chevaliers se *louaient* pour une guerre ou un tournoi, comme une chétive femme de manant pour la moisson. Ils se louaient au jour, à la semaine, au mois, à l'année. Ces chevaliers que vous avez vus paraître si brillants et si superbes dans le tournoi, ils étaient loués. Ils entouraient le banneret, parce que le banneret les avait payés. Le banneret lui-même se louait souvent à quelque *riche homme* ou grand seigneur, avec toute sa séquelle de *bacheliers* (bas chevaliers, simples chevaliers). Quelquefois aussi, pour éviter la dépense et l'embarras, il renonçait momentanément à *tenir son estat*, et, comme un simple bachelier, s'en allait louer son bras et sa lance sans plus.

Voilà comment les chevaliers suffisaient à leur entretien journalier ; mais pour avoir de belles armes et de beaux vêtements, il leur fallait encore des bénéfices. Ils en avaient. Les combats, l'amour, nobles choses ! et choses utiles. Est-ce pour l'honneur, est-ce pour l'amour que ce chevalier joute si vaillamment ? ou bien est-ce pour la riche armure de son adversaire ? L'armure est le prix de la joute. Il y avait une épée de tournoi qu'on appelait *gagnepain*. Voyez, dans le fabliau, ce pauvre chevalier

qui n'avait pour vivre que la ressource des tournois. On les défendit : le pauvre homme mit en gage tout ce qu'il possédait. Le harnais même y passa. Enfin on publia un tournoi à la Haye, en Touraine. Comment s'y rendre sans argent? Huet, l'écuyer, était un homme avisé : il vendit le palefroi, retira de gage le harnais, et tous deux partirent. Quelle qu'eût été dans le tournoi la fortune du bon chevalier, il trouva bien mieux en chemin. Trois fées se baignaient dans un lac; leurs robes d'or étaient suspendues aux branches d'un arbre. Huet, qui marchait devant, les prit en passant. Le chevalier survenant ouït les dames se plaindre. Courtois et galant, il courut après son écuyer et rapporta les robes aux dolentes baigneuses. Elles le récompensèrent si bien, qu'il ne manqua plus de rien depuis ce moment, ni le jour ni la nuit.

Cette histoire de fées n'est pas tout à fait menteuse. La fée, c'était souvent une jolie dame ou une gentille damoiselle. La dame des Belles Cousines sut bien ce que coûtait un équipement d'écuyer, quand le petit Jehan de Saintré sortit de pages. Mais quoi de plus gracieux, quoi de plus touchant que cette protection de l'amour sur la jeunesse, quand celui qui reçoit aime comme Saintré, quand celle qui donne aime comme la Belle Cousine! quand cette douce protection profite à la vertu et fait éclore de nobles actions! Les malins con-

teurs de fabliaux voient les choses d'un moins beau côté.

Deux jeunes et nobles damoiselles, Florence et Églantine, causent d'amour le long d'un frais ruisseau. L'une aime un clerc et l'autre un chevalier. Quel est le plus courtois de ces deux amants?

« C'est le clerc, dit Églantine.

— C'est le chevalier, dit Florence. A quoi est bon votre amant, qu'à chanter dans une église ou à marcher dans une procession un psautier à la main? Tandis qu'il donne une absolution, le mien force un château. Si j'assiste à un tournoi, il y vole pour me plaire. Animé par mes regards, il renverse son ennemi, et, perçant écu et haubert, lui laisse sa banderole dans le corps. Alors il appelle son fidèle écuyer : « Va promptement, lui dit-il, offrir ce cheval à ma mie, et dis-lui qu'il est le prix de mon courage. » Bientôt il accourt lui-même, couvert de gloire, chercher dans mes bras sa récompense. Viens, après cela, me vanter ton amant tondù, qu'on ne voit en public qu'escortant un cadavre, parce qu'alors il est assuré d'un souper! S'il te fait un présent, c'est avec un argent qui sent le mort. Et près de toi, à quoi est-il bon, qu'à lire un roman où chanter? Mais non, je me trompe : quand tu seras malade, il viendra recommander ton âme, et, après ta mort, il dira pour toi matines et fera sonner les cloches.

— Votre ami va aux tournois, repartit Églantine ; mais c'est quand , pour s'équiper, il a mis en gage le peu qu'il a : car il faut que tous ces héros donnent des gages ; on ne leur prêterait rien sur parole. Tant que dure cet argent mendié, il a de quoi manger ; mais bientôt le cheval, le haubert, le heaume, tout, jusqu'au frein et à la selle, vole chez l'usurier ; et *il revient dans vos bras couvert de gloire*. Si vous avez l'âme belle, c'est là le moment de venir à son secours. Au reste, il n'est pas difficile ; tout lui est bon. Donnez-lui vos parures, vous en serez quitte pour payer quand vous voudrez les ravoir. Et après tout, n'être obligée de renouveler cette cérémonie que cinquante ou soixante fois par an, en vérité ce n'est pas trop. Pour moi, qui n'ai pas ce bonheur, au moment où je suis nonchalamment assise sur ma chaise, je vois entrer ma chambrière. « Madame, me dit-elle, « voici un peliçon et un bliaud que vous envoie « votre ami : ils valent bien cent livres d'esterlins. » Alors, si je veux récompenser son amour, je puis à mon aise jouir toutes les nuits de sa tendresse, et ne crains pas de le voir absent pendant des mois entiers, ou revenir estropié après avoir couru sans but tous les grands chemins. »

Le débat n'eût point fini, si les deux damoiselles ne l'eussent porté à la cour du dieu d'amour. Elles le trouvent couché sur un lit de feuilles de rose,

entouré de trophées d'arcs et de flèches. Il convoque ses barons, les oiseaux. Le rossignol jette son gant pour les clercs. Le perroquet, de la troupe des oiseaux querelleurs et rapaces, le ramasse pour les chevaliers. Une feuille de rose est leur heaume, un brin d'herbe leur cimenterre. Le rossignol léger fond sur son ennemi et lui porte un coup si terrible, qu'il fend la feuille de rose. Les clercs sont reconnus plus courtois que les chevaliers et plus dignes d'avoir une mie. Florence meurt de désespoir, et les oiseaux lui élèvent un tombeau de fleurs.

Le satirique trouvère qui composa ce fabliau n'épargna guère ni clercs ni chevaliers. A l'en croire, les clercs usurpaient le domaine de la galanterie ; les chevaliers désertaient l'amour et ses délicates jouissances pour des plaisirs plus grossiers. Deux clercs, cheminant de compagnie, rencontrent un lieu charmant, tapissé d'herbe fraîche, émaillé de fleurs, ombragé d'arbres touffus. « Ami, dit l'un d'eux à son compagnon, qui aurait en ce lieu, pour rire et folâtrer, femme jolie qu'il aimerait!... » Deux chevaliers passent par le même chemin. « Ah! s'écrient-ils, quel plaisir, si nous avions ici bon pâté, bonne chère, et d'excellent vin! »

Philippe le Bel fut obligé de rendre plusieurs ordonnances pour détourner les chevaliers de cer-

tains tournois bourgeois, moitié sérieux, moitié grotesques, qui se terminaient par un copieux et solide banquet. Ces tournois s'appelaient *tupineis*. *Tupin* veut dire *pot* dans le pays de Rabelais.

Ainsi, dès la fin du *xiii^e* siècle, la chevalerie s'abandonne à des instincts moins nobles, et semble moins soucieuse de sa dignité que de son ventre. Si j'osais parler grec, je dirais : la chevalerie *san chopancise*.

